

Présentation. La construction de l'éternité

François Paré

Volume 37, numéro 1, 2001

La construction de l'éternité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/008837ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/008837ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Paré, F. (2001). Présentation. La construction de l'éternité. *Études françaises*, 37(1), 7–10. <https://doi.org/10.7202/008837ar>

Présentation

FRANÇOIS PARÉ

Dans un article récent, Christian Meurillon nous rappelle que, chez Pascal tout au moins, le discours sur l'éternité pourrait bien être une pratique, non pas de la mémorialisation, mais de l'oubli et du détournement¹. Un refus de l'histoire en tant que mémoire, celle-là même dont Montaigne disait faire son « gibier » dans « De l'institution des enfants ». Visages effacés par l'âge, gestes décomposés de l'enfance, violences occultées des guerres, génocides et nations décimées par l'épidémie et l'errance des populations, tout cela semblerait échapper à la mémoire organisatrice et rompre avec le discours de la raison. Graduellement, l'histoire singulière (celle des individus) et collective (celle des nations) se fragmenterait et, fragile, se perdrait dans l'infinie ouverture du temps. Il ne resterait alors plus rien que cette béance. L'éternité serait ainsi le plus grand des *divertissements* pascaliens.

Dans ce numéro de la revue *Études françaises*, nous nous sommes donnés pour tâche de retracer partiellement les différentes étapes qui ont permis de construire, de la fin du Moyen Âge à l'intersection du classicisme et du baroque, la notion d'éternité. Nous verrons que, dépourvue de références au religieux, cette notion continue de border notre époque. Elle serait encore pour nous le lieu où, réfugiés dans le langage et réfugiés du langage, nous chercherions, comme l'écrit Fernand Dumont, « à [nous] masquer la désarticulation essentielle des paroles par lesquelles [l'humanité] tente de fonder ses intentions dans le

1. Christian Meurillon, « Oubli de soi, oubli de Dieu : écriture et oubli chez Pascal », *Revue des sciences humaines*, n° 252, 1998, p. 23-36.

monde² ». Car si plusieurs soutiennent que la notion d'éternité est disparue de la conscience postmoderne, il n'est pas dit au contraire qu'elle soit absente des considérations actuelles sur la mémoire et l'oubli.

Ce qui est évident, c'est qu'elle trouve à la Renaissance et au xvi^e siècle ses fondements les plus riches : théologiques, politiques, philosophiques et plus largement culturels. Peut-être est-elle même liée à la diffusion de l'imprimé, comme cela semble être le cas chez Christine de Pizan et chez Ronsard, ou à la construction du sujet moderne, telle qu'on peut la lire dans les *Essais* de Montaigne ou dans la *Vita* de Benvenuto Cellini. Dans ces deux cas, la référence à l'éternité fait contrepoint, car le sujet, privé de mémoire, se façonne dans l'instant. Chez Descartes, par ailleurs, elle s'impose comme l'ultime obsession. Pour Pascal enfin, et sans doute pour Bossuet, se dessine l'horizon d'une pensée sans contingence, sans mémoire, toute tournée vers ses deux pôles de l'origine et du dénouement.

En outre la question s'inscrit dans la complexité des débats religieux qui ont frappé l'Europe à partir du milieu du xv^e siècle. Comment l'éternité de la Création peut-elle se laisser concevoir sans l'apport constant de Dieu ? Pourquoi le monde créé ne périlclite-t-il pas ? La permanence, en effet, est ce qui sous-tend, chez Calvin et chez Hooker par exemple, l'univers sensible et ce en quoi cet univers se résorbe ultimement. L'histoire des individus et des nations, toujours signe de déclin, est bordée par cette assurance d'une permanence hors du temps. Certes, la réforme calviniste avait jeté un doute sur la destinée du sujet individuel, contaminé irrémédiablement par la faute. Tout le sujet, en réalité, semblait « travaillé » par le doute. Comme le montre la lecture de Machiavel, de Shakespeare ou d'Agrippa d'Aubigné, les cultures de la Renaissance sont traversées par l'angoisse de la déchéance, associée au temps historique. Les *Antiquitez de Rome* de Joachim du Bellay en sont sans doute la démonstration la plus claire :

Rome vivant fut l'ornement du monde,
Et morte elle est du monde le tombeau³.

Et ainsi comment espérer, se demande le poète, que les « monuments » de papier, « dérobés » par le temps, puissent accéder à la permanence ? De la même manière, dans l'étude qu'elle propose ici de l'*Histoire de Florence*, Danièle Letocha fait voir le choix déchirant chez Machiavel

2. Fernand Dumont, *Le lieu de l'homme*, Montréal, HMH, 1968, p. 43.

3. Joachim du Bellay, *Les Regrets et autres œuvres poétiques suivis des Antiquitez de Rome, plus un sonnet ou vision sur le mesme subject* (éd. J. Joliffe), Genève, Droz, 1966, p. 303.

entre la transcendance et la contingence historique. Machiavel opéra pour l'histoire, comme Montaigne pour le « passage », au risque de mettre en péril la vision chrétienne à laquelle il veut pourtant adhérer. Ce choix contre l'éternité, Machiavel en fera le cœur du politique.

Tel n'est pas le cas de Pascal et de Bossuet ; dans les *Écrits sur la grâce* de Pascal et surtout dans le *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet, la promesse de la rédemption chrétienne lie l'univers créé à la permanence, dans la temporalité propre à l'humanité. En effet, la rédemption, à laquelle Pascal consacre aussi une bonne part des *Pensées*, s'applique tant aux individus qu'aux organisations humaines. Toute l'histoire, en réalité, est une approche de l'éternité. Si la Rome impériale et monumentale est aujourd'hui réduite à ses ruines, sa grandeur dévastée, mais figée pour toujours, rejetée en quelque sorte par l'histoire, c'est là paradoxalement l'inscription matérielle de sa permanence. Et ainsi en est-il pour Bossuet du sujet historique « moderne » en tant que vestige. Le discours sur l'éternité est une manière de sortir « du pays où vous êtes né, et du lien qui vous renferme, pour parcourir toute la terre habitable, que vous embrassez par la pensée avec toutes ses mers et tous ses pays ; ainsi, en considérant l'abrégé chronologique, vous sortez des bornes étroites de votre âge, et vous vous étendez dans tous les siècles⁴ ». Il y a ainsi dans l'analyse du passé une source intarissable d'énergie. Dans ce qui reste de l'histoire monumentale se profile l'ouverture radicale du temps, comme le faisceau de lumière, qui, mis en valeur par l'optique cartésienne, semble se conserver indéfiniment, occupant un espace de plus en plus vaste. Tout est soumis à cette ouverture, qui exige de tous un état de veille, une attention de tous les instants aux signes de la « subsistance de l'être » (Meurillon) dans le monde créé.

La construction de l'éternité dans les cultures de l'Ancien Régime se fait donc avec et contre l'histoire. Le présent numéro n'en rend compte qu'imparfaitement. De Christine de Pizan, présentée ici par Claire Le Brun-Gouanvic, à Bossuet, dans l'analyse qu'en fait pour nous Gérard Bucher, on ne trouvera là que les jalons d'une idée qui nourrit toute l'histoire de l'Occident. Il était impossible d'en rendre compte entièrement, même à l'intérieur des bornes temporelles que nous nous étions fixées. Mais il nous a semblé que nous avions là l'essentiel du débat.

Ce qui justifie à l'heure actuelle notre réflexion, c'est que la notion d'éternité s'oppose explicitement à l'idée de mémoire et à toutes les

4. Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966, p. 41.

formes de récits qui lui sont attenantes. Si, comme l'écrit Paul Ricœur, « l'idée de perte est [...] un critère décisif de la passéité⁵ » et que ce passé se nourrit avant tout de témoignages, cherchant par là la « fidélité mémoriale », alors l'éternité, construite comme un excédent terrifiant et fabuleux, loge à mi-chemin entre la rationalité et le mystère (comme le démontre la lecture des *Oraisons funèbres* proposée par Gérard Bucher). Elle se présente comme l'envers de la marque, la fin de tout critère archival, lié à la récupération de l'histoire. Or, cette éternité, rationalité et mystère, appartient pleinement à la culture de l'imprimé. C'est pourquoi il nous fallait relire l'œuvre essentielle à cet égard de Christine de Pizan, chez qui, dans *La cité des Dames* et *L'avisio Christine*, toutes les approches semblent converger.

Enfin, il faut le dire, l'idée de ce numéro d'*Études françaises* a pour point de départ et pour point d'arrivée notre époque. C'est pourquoi le dossier s'ouvre sur une lecture de Cioran. L'article de Pierre Nepveu sert donc à la fois d'introduction et de témoignage d'envoi. Les textes de Machiavel, de Pascal, de Bossuet (ceux de la Réforme aussi dont notre dossier ne rend pas compte), parlaient assurément à Cioran. De toute évidence, ils nous parlent encore. L'état de veille pascalien étant devenu, depuis le Cioran des *Entretiens*, aux portes d'une angoisse renouvelée et intolérable, une « insomnie » devant la « mauvaise éternité ».

Enfin, il nous semblait que le dossier devait s'ouvrir sur le regard et sur l'espace du présent. Les trois textes de clôture de Marc Quaghebeur, de Stefan Psenak et de Yolande Villemaire servent de réverbération et de suspension de la réflexion. Car, ayant fait le détour dans l'existence vestigiale des textes du passé, nous nous devons de continuer à *veiller* sur le temps présent. Il se peut, comme le pense Roberto Miguelez, que notre époque soit celle d'une conspiration soutenue contre la permanence et qu'il faille ainsi renoncer à toute forme de l'identité⁶. Mais ce renoncement, les cultures chrétiennes de l'Ancien Régime l'avaient déjà formulé. Et elles en avaient subi l'effroi. Il n'y avait pas de devenir au-delà de l'histoire humaine. La construction de l'éternité n'est ni oubli, ni mémoire ; elle est tout au plus une tentative de formuler le lieu où, entre ces deux pôles, le temps oscille indéfiniment.

5. Paul Ricœur, « La marque du passé », *Revue de métaphysique et de morale*, n° 1, janvier-mars 1998, p. 11.

6. Roberto Miguelez, « Mémoire et mythe de l'identité : le gaucho dans le mythe de l'identité argentine », *Carrefour*, vol. XX, n° 2, 1998, p. 73.